

**Publié en 2014**

**Entre les lignes  
Littératures Sud**

*Incendies*

de

**Wajdi MOUAWAD**

par

Françoise COISSARD

Professeur de Lettres

**2003...**

Le spectacle *Incendies* est créé le 14 mars 2003 au théâtre « Hexagone », scène nationale de Meylan. Le lieu développe une politique d'aide à la création contemporaine, dont bénéficie l'équipe artistique autour de Wajdi Mouawad, auteur et metteur en scène de la pièce, publiée la même année aux éditions Leméac / Actes Sud, et rééditée depuis dans la collection de poche Babel. L'opus est le second volet d'un ensemble de quatre pièces, intitulé *Le Sang des promesses*, initié quelques années plus tôt par la création de *Littoral*, le 2 juin 1997. Viennent ensuite *Forêts*, le 7 mars 2006 et *Ciels*, le 18 juillet 2009.

« Tétralogie » ou « quatuor », l'auteur, évoquant les œuvres, utilise l'un ou l'autre de ces deux termes qui cependant ne sont pas strictement superposables. Si le mot « tétralogie », faisant clairement référence au théâtre antique grec, désigne un ensemble de quatre pièces présentant une unité d'inspiration, le mot « quatuor » relève du lexique musical et s'applique à une œuvre pour quatre voix d'égale importance. L'un souligne donc le travail d'écriture et de composition tandis que l'autre oriente vers l'exécution. Ainsi le basculement d'un terme à l'autre prend des allures de nécessité, rappelant l'essence même du théâtre, indissociable de sa pratique. Et, fondamental dans l'œuvre de Mouawad, le jeu constant entre l'élaboration du texte et le travail de plateau, l'un constituant la source et l'aboutissement de l'autre.

Dans un recueil constitué de lettres, de commentaires, de notes et d'extraits de son journal de bord personnel, Wajdi Mouawad pointe, pour *Le Sang des promesses*, un dénominateur commun :

« *Littoral, Incendies, Forêts, Ciels*. Quatre spectacles formant un quatuor. Sans être une suite narrative, ils forment une tentative de raconter un cri, celui d'un homme qui exprime la douleur qu'il ressent à la mort de son fils » [Mouawad, 2009 : 8].

Exposée sous l'espèce de la perte irrémédiable, la mort d'un personnage, effective et non pas fantasmée, est posée comme point de départ dans les quatre fables, y compris dans *Ciels* qui, conformément à une certaine tradition de la tétralogie, se détache des trois autres volets par une facture différente. Précurseur et lucide sur lui-même et sur le monde, Mouawad élabore une œuvre que l'on peut qualifier de tragique, de moderne et de sublime, à l'image de certaines vies. Souvent qualifié d'épique, son théâtre l'est tout autant en effet puisqu'il fait de

la guerre, notamment dans le quatuor, le théâtre du théâtre où le corps déserté, la vie disparue fondent la nécessité d'un départ, d'un périple, d'une Odyssée.

Et Odyssée il y a bien eu.

Si l'on veut appréhender le processus d'écriture qui préside à la gestation des œuvres, il faut remonter quelques années en arrière. Wajdi Mouawad, alors âgé de vingt-cinq ans et vivant au Québec, désire rompre avec l'abstraction et le rêve que représente désormais pour lui le Liban, son pays natal. Il obtient du Conseil des arts du Canada, en juin 1992, une bourse pour financer un voyage et c'est ainsi qu'il revoit sa terre d'origine, quittée des années plus tôt, à l'âge de huit ans. Il retrouve sa famille, sa culture lointaine, le soleil et le corps vivant du pays premier, en souffrance, dans les douleurs d'une guerre dont le spectacle remplit de rage le jeune homme qu'il est alors. Faisant le constat qu'il s'éloigne du théâtre face au spectacle saisissant du Liban, il se met à « mitrailler », prenant une multitude de photographies, comme autant d'archives de cette Odyssée sans exemple, que lui même caractérise de *retour vers soi* [Mouawad, 2009 : 18]. L'urgence est sans doute d'empoigner le présent, de le fixer et de tout voir. La lecture du rapport de voyage qu'il écrit en 1995 s'avère précieuse sur tous ces points [Mouawad, 2009 : 15 à 20].

Une fois revenu au Canada, le jeune dramaturge arpente de nouveaux territoires d'écriture, ayant acquis une « compréhension sur ce qui(le) pousse à vouloir écrire » [Mouawad, 2009 : 19]. Il élabore un premier projet de texte qu'il reste deux ans sans écrire, livrant un autre à sa place, *Alphonse*. Une telle découverte constitue pour lui une source d'étonnement et de questionnement : « Comment les choses s'articulent pour que tel texte soit écrit alors que l'on comptait en écrire un autre ? » [Mouawad, 2009 : 16].

Surprenant, oui, ce théâtre l'est. Inattendu, et toujours dérangeant. La question soulevée par l'émergence d'*Alphonse* est immense. On peut y déceler un signe de la puissance à l'œuvre chez Mouawad. Le voyage accompli, parce qu'il a mis en lumière le pays natal, révèle l'écriture, engageant radicalement les années de création à venir. Si l'on s'en tient au *Sang des promesses*, l'aventure depuis le retour à Beyrouth, se sera poursuivie près de vingt années durant, dans une quête exigeante et combien difficile, celle d'une recréation par le théâtre de la terre perdue, éclatée, disséminée :

« *Littoral, Incendies, Forêts, Ciels*, comme l'envie de recréer les éléments pour répondre à la perte des éléments. Arraché à la mer voici *Littoral*, arraché au désir, voici *Incendies*, arraché à la montagne voici *Forêts*, arraché aux oiseaux voici *Ciels* » [Mouawad, 2009 : 6].

Presque entièrement écrite en français – on note ça et là des mots anglais et arabes – l'œuvre porte les traces de ses appartenances, notamment québécoises, et interroge la question de la langue, langue de l'autre comme terre d'accueil et de re-création. Ainsi donc elle est intimement et intrinsèquement liée à l'aventure de l'exil.

À l'arrivée au Liban, en 1992, le chemin qui mène Wajdi Mouawad vers *Incendies* est ouvert. Il sera fait de rencontres et de croisements dont la découverte, pour le spectateur et pour le lecteur, engage à son tour un parcours qu'il est temps de commencer.